horizons musicaux

Anton BRUCKNER

par Jean GALLOIS

bleu nuit éditeur

dans la même collection:

1. *Alexandre BORODINE* par André Lischké
2. *Le Clavecin des Lumières* par Jean-Patrice Brosse
3. *Leos JANACEK* par Patrice Royer
4. *Jean SIBELIUS* par Pierre Vidal
5. *Etienne Nicolas MÉHUL* par Adélaïde de Place
6. *Gaston LITAIZE* par Sébastien Durand
7. *Dietrich BUXTEHUDE* par Eric Lebrun
8. *Guillaume LEKEU* par Gilles Thieblot
9. *Jan Dismas ZELENKA* par Stéphan Perreau
10. *Maurice EMMANUEL* par Christophe Corbier
11. *André JOLIVET* par Jean-Claire Vançon
12. *Richard STRAUSS* par Christian Goubault
13. *Alexandre P. F. BOËLY* par B. François-Sappey & E. Lebrun
14. *Gaetano DONIZETTI* par Gilles de Van
15. *Gioachino ROSSINI* par Gérard Denizeau
16. *Antonio VIVALDI* par Adélaïde de Place & Fabio Biondi
17. *Edouard LALO* par Gilles Thieblot
18. *Michael HAYDN* par Marc Vignal
19. *Gustav MAHLER* par Isabelle Werck
20. *Sergueï RACHMANINOV* par Damien Top
21. *Frédéric CHOPIN* par A. de Place & Abdel Rahman El Bacha
22. *Heitor VILLA-LOBOS* par Rémi Jacobs
23. *Carlo GESUALDO* par Catherine Deutsch
24. *Le Clavecin du Roi soleil* par Jean-Patrice Brosse
25. *Franz LISZT* par Isabelle Werck
26. *Emile GOUÉ* par Damien Top
27. *Florent SCHMITT* par Catherine Lorent
28. *Louis VIERNE* par Franck Besingrand
29. *Les Véristes* par Gérard Denizeau
30. *Georges BIZET* par Gilles Thieblot
31. *Richard WAGNER* par Gérard Denizeau
32. *César FRANCK* par Eric Lebrun
33. *Giuseppe VERDI* par Patrick Favre-Tissot-Bonvoisin
34. *Charles-Valentin ALKAN* par B. François-Sappey & F. Luguenot
35. *Francis POULENC* par Isabelle Werck
36. *Edvard GRIEG* par Isabelle Werck
37. *Wolfgang Amadeus MOZART* par Yves Jaffrès
38. *Camille SAINT-SAËNS* par Jean-Luc Caron & Gérard Denizeau
39. *Antonio SALIERI* par Marc Vignal
40. ***Anton BRUCKNER*** par Jean Gallois
41. *Jean-Philippe RAMEAU* par Jean Malignon & J.-Philippe Biojout
42. *Christoph Willibald GLUCK* par Julien Tiersot
43. *Carl NIELSEN* par Jean-Luc Caron
44. *Ludwig van BEETHOVEN* par Patrick Favre-Tissot-Bonvoisin
45. *Charles GOUNOD* par Yves Bruley
46. *Manuel de FALLA* par Gilles Thieblot
47. *Charles-Marie WIDOR* par Anne-Isabelle de Parcevaux

Pour M.P.A.

Vifs remerciements à Patrice Royer.

Directrice de collection : Anne-France BOISSENIN
Réédition du texte et graphisme : Jean-Philippe BIOJOUT

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays. La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit – photographie, photocopie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre – sans le consentement des auteurs, de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de Copie est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISSN : 1769-2571
© bleu nuit éditeur 2015
www.bne.fr

Jean GALLOIS

Anton BRUCKNER

collection horizons

Bruckner, silhouette.
Tout y est présent : la femme, la nuit, la foi et... la lune !
Photo DR.

Introduction

Anton Bruckner prête aux pires malentendus. Que l'on pourrait écrire, d'ailleurs, « mal-entendus ». Car si l'œuvre est souvent condamnée avant même d'avoir été écoutée, l'homme, de son côté, reste toujours contesté et, comme eût dit le poète, « juste autant qu'il faut pour ajouter quelques éclairs à son auréole[1] ».

Certes, musique et personnalité demeurent chez lui difficiles à cerner et l'on ne saurait accepter sans caution tout ce que ennemis ou amis ont écrit sur son compte. A l'analyse, il n'apparaît en effet ni « ce pauvre fou que les soutanes de Saint-Florian ont sur la conscience » comme l'estimait Brahms, ni ce « lamentable, morbide et pernicieux musicien » n'apportant que « ténèbres à perte de vue, ennui de plomb et surexcitation fébrile » comme le jugeait Hanslick. A l'opposé, Bruckner n'est pas davantage cet éternel saint de vitrail, auréolé de toutes les misères du monde[2] qu'en ont voulu faire tant de zélateurs béats.

Pour tenter une première approche de l'homme, peut-être convient-il d'abord d'évoquer deux musiciens dont il partage plus d'un secret : Schubert et Franck.

A l'auteur de l'*Inachevée*, il s'apparente par maints côtés : mêmes origines modestes, même métier de petit instituteur, même douloureux destin que la conscience d'une certaine laideur physique, écartant d'eux l'âme sœur ardemment souhaitée, rend plus amer encore. De là, peut-être, cette sublimation de la souffrance en une foi sincère et naïve, et, sans doute, cet ardent désir de retrouver, par la voie de la musique, le paradis perdu où l'instant se confond avec l'éternité.

[1] Baudelaire, à propos de Delacroix in *Salon de 1845*, II – Taleaux d'histoire.

[2] Jusqu'à devenir héros de roman. Cf *Der See* de Gustav Renker ou *Das Brausen der Berge* d'Emil Lucka.

Pourtant, s'il rappelle Schubert, Bruckner ressemble bien plus encore à l'auteur des *Béatitudes*. L'un et l'autre ont appris devant les claviers de leur orgue à s'élever par l'improvisation jusqu'aux cimes où la musique célèbre les mystères divins et chante la gloire du Seigneur. Solitaires, l'un et l'autre étrangers à leur temps, exacts contemporains, composant au même âge – à 40 ans – leur premier chef-d'œuvre, ils se retrouvent nommés officiellement, presque la même année, professeurs de Conservatoire, entourés bientôt d'une pléiade de jeunes élèves qui, ayant reconnu leur génie, les révèlent à eux-mêmes et, par leur commerce, suppléent à la carence de leur formation générale. Ce qu'en leur âme n'avait pu modeler une absence totale de culture se trouve, en contrepartie, magnifié par une foi profonde, qui n'exclut point une forte sensualité.

Mais prenons garde. Au-delà de ces convergences, Bruckner offre une figure bien particulière, un moi secret tout à la fois plus simple et plus complexe. En lui, une âme se dessine en effet, fertile en repentirs, en instincts surmontés sinon refoulés, en nuances multiples, et les prétendues naïvetés ne sont là bien souvent que pour tromper l'ennemi : les snobs, les impatients ou les étourdis. Pour le comprendre, il suffit d'écouter attentivement sa musique, de s'en laisser pénétrer et de suivre le cheminement de la vie, avec ses failles, ses échecs et ses trop rares joies. En fait, il coexiste en Bruckner un paysan qui prête à se gaudir de ses balourdises et un ange qui émeut de tant d'ingénuité. Au Conservatoire, le voilà, chemise ouverte, couvert de sueur, quittant un instant sa classe pour s'asperger d'eau froide et s'ébrouer sous le robinet. Ses cheveux d'argent niellé ruisselant d'eau, il retourne tranquillement à son cours, sous l'œil narquois des élèves qui se poussent du coude et ricanent. Mais sonne l'Angélus, ce pataud s'agenouille et une lumière intense irradie subitement son visage. II n'est plus alors de moquerie possible : dans le regard quotidien du vieil homme ont brillé un instant les phosphènes de l'Au-delà.

De sa vie, il n'a cependant soupçonné – car elles lui sont fondamentalement étrangères – ni l'inquiétude de Faust, ni l'ardeur de Prométhée, ni les tortures de Manfred qui hantent les artistes de son temps. Simple, donc. Naïf aussi. Et pourtant nullement monolithique. Chez ce réaliste dans l'imaginaire, le doute souvent l'installe et on le verra, lui, le « chrétien charbonnier » refaire pour son compte le pari de Pascal. « *Je vais vous dire,* explique-t-il, à des amis. *Si cette histoire-là est vraie, c'est d'autant meilleur pour moi. Si c'est pas vrai, eh bien, de prier, ça peut pas me faire de mal*[3]. » S'il lui arrive de s'affirmer conscient de son génie et sûr d'être né musicien, l'insatisfaction reste bien mieux son lot : sur le plan de la musique, on le verra remettre vingt fois son ouvrage sur le métier tandis que sur le plan du sentiment, l'expérience du mariage, ardemment souhaitée, lui sera sans cesse refusée.

[3] Cité par Carl Hruby in *Meine Erinnerungen an A. B.,* Vienne, 1901.

Ainsi, cet amant de l'amour se consumera-t-il en vain. Mais, en ce domaine encore, ses échecs continuels feront de lui tout au plus ce « naufragé d'un rêve qui n'a pas de grève[4] ». Ce sensuel est un chaste que toute idée de contact charnel épouvante. Privé de secours humain, Bruckner faisant taire son amertume se replie sur lui-même, et s'enfonce délibérément, hardiment, dans sa foi jusqu'à se fondre dans un amour qui pour être total ne peut que déboucher en Dieu. Quel drame que tant de noblesse ait été payée de si peu de joies! Car, en définitive, cet homme fruste et bon ne fut presque jamais heureux, au regard de son œuvre débordant de lumière. Bruckner a, pourtant, et au-delà de ses propres misères, réussi à pleinement assumer sa vocation d'artiste. Son génie fut une longue patience : longtemps, il n'envisage rien d'autre pour métier que celui d'instituteur, pour musique que celle que l'on fait au village. Sa vocation vraie s'éveille tardivement : compositeur, il le deviendra, comme Roussel ou Chausson, s'étant obstiné à le devenir, et à plus de trente ans, il fait table rase de son maigre savoir pour repartir vaillamment ! Peut-être n'existe-t-il pas de plus belle

[4] Verlaine, *Sagesse*, III, 3.

conquête du génie par l'homme. Mais bientôt intervient la Grâce qui féconde son choix. Dès lors, pour lui, Musique devient délivrance, au double sens du terme : d'abord exorcisme des phantasmes qui l'aliènent ; ensuite mise au jour d'un univers nouveau, fascinant par l'intensité, l'authenticité, la profondeur du moi qui s'y exprime.

Son art apparaît ainsi comme un mélange de science et de naïveté. Par lui, il se révèle et révèle le divin. Ce n'est sans doute point un hasard si, dans ce siècle incrédule, Bruckner reste le seul artiste à pouvoir aussi uniment ne parler qu'à Dieu, que de Dieu, et l'on a eu en partie raison d'affirmer que ses symphonies étaient des "messes sans paroles". Mais elles sont davantage : un fruit juteux, une authentique résurgence de la Haute Autriche, sa terre natale, avec ses outrances, ses lourdeurs, son goût du colossal comme des longs développements, mais aussi avec son sens des rythmes populaires et de la mélodie colorée.

Peut-être faut-il voir là, pour des esprits latins, la source de tant de réticences à son égard ? Aux jardins à la française, tirés au cordeau, Bruckner oppose en effet une forêt en constante gésine, bruissante de mille voix, dont la germination se fait dans une attente qui exige une passive connivence et se déroule selon les lois d'un devenir dont il faut assumer chaque instant, au risque de se perdre. A l'écoute du chant, s'ajoute ainsi l'ardue nécessité de prendre garde aux contre-chants : eux seuls, en définitive, s'avèrent signifiants. Ne point chercher à les entendre, c'est se condamner à rester aux portes du temple.

Chapitre I
Une enfance campagnarde (1824-1837)

« Paysan du Danube », tel apparaît Bruckner. Et déjà au sens géographique du terme. Ses ancêtres, d'origine franconnienne, se sont installés en Basse Autriche dès le début du XIIème siècle, à l'intérieur d'une étroite bande de terre comprise entre Ybbs et Danube. Comme il arrive le plus souvent en milieu paysan, patronymie et toponymie se rejoignent, jusqu'à se confondre : située dans un vallon et tout près d'un ponceau (*Brücke* : à l'époque *Pruck*), la ferme s'appelle tout naturellement *an der Pruck* et ses habitants les *Pruckner*. Leur condition est modeste : un document[1] de 1449 le prouve, qui mentionne les redevances de servage qu'un certain Jörg doit verser aux seigneurs, comtes de Wallsee. A cette glèbe restent ainsi attachées cinq générations, dont chaque représentant semble porter un nom nouveau : Jörg Prukner en 1449, Steffan Prugkhner un siècle plus tard, Merth Pruggner vers 1572, Michael Pruckhner en 1614[2]. Encore deux générations et c'en sera désormais fait de la vie paysanne : après Martin en effet (1656-1737), la famille s'oriente vers des "activités tertiaires". De père en fils, la mutation s'accélère. Au milieu du XVIIIe siècle, Joseph Pruckner devient artisan-tonnelier puis, riche des thalers de la belle Maria-Theresa Perger, fille d'un carrier de Perg, s'installe à son compte comme tonnelier-aubergiste à Oed. De ses dix enfants, l'aîné, prénommé comme lui Joseph, sera le premier "intellectuel" de la lignée. De ce grand-père du musicien, on sait peu de chose sinon que, s'arrachant aux fûts et marmites familiaux, il s'en va à Linz étudier pendant six

[1] Découvert par Ernst Schwanzara et cité in Gollerich-Auer – IV – 135 : Deux poulets au Carnaval, deux fromages – ou 12 pfennig – à la Pentecôte ; autant à Pâques malgré le supplément imposé de 60 œufs ; enfin deux poulets à l'automne, une oie ainsi que « 7 schilling pfennig pour le jour de Notre-Dame ».

[2] Sur la généalogie de Bruckner, cf G.A. op. cit. et B.B. p.308.

semaines et en revient... « magister » : d'abord suppléant en divers villages, puis « adjunctus cum spe succedendi » à Ansfelden, enfin en titre dans ce même village lorsque meurt, en 1776, Sebastian Kletzer dont il épousera bientôt la fille. Lorsque à plus de soixante-quatorze ans, en 1823, il se retire, son fils Anton, qui l'assistait depuis déjà deux lustres, lui succède.

Curieuse figure que cet Anton Bruckner (1791-1837) tout à la fois instituteur, chantre, sacristain, organiste à l'église et violoneux de village à l'occasion. L'âme sereine, profondément idéaliste, et d'une naïve insouciance, il fait un peu figure d'égaré au milieu de son temps, aussi scrupuleux en sa classe qu'inadapté à la vie de tous les jours. Conscient de ses insuffisances en ce domaine d'ailleurs, il abandonne très vite la conduite du ménage à sa femme, Theresia Helm (1801-1860) issue d'une famille d'aubergistes aisés installés à Neuzeug, près de Steyr, à quelques lieues d'Ansfelden. C'est là une maîtresse-femme : entêtée en diable – contre le gré de ses parents, elle a réussi à épouser son petit instituteur –, ménagère accomplie que ne rebutent jamais les plus lourdes tâches ; pleine d'énergie, mais aussi d'humilité et de piété, on la voit travailler tout le jour puis, le soir venu, grimper le raidillon qui sépare sa maison de l'église, allant demander pardon de ses violents accès de colère à Notre-Dame du Bon Secours[3]. Anton et Theresia s'étaient unis le 30 septembre 1823 devant l'autel d'Ansfelden. Un an plus tard, le samedi 4 septembre 1824, naissait au petit matin le premier de leurs onze enfants, Joseph-Anton Bruckner baptisé le jour même[4]. En lui devaient se retrouver maints traits de caractère des parents...

[3] Cf G.A. 1, 76 et 117.

[4] Cf l'acte d'état civil in B.B. p.18.

L'univers du petit Tonerl – ainsi le surnomme-t-on – a-t-il agi sur lui inconsciemment ? C'est déjà tout un symbole que la robuste maison natale, blanchie à la chaux et blottie au pied de la petite église d'Ansfelden qu'un crépi jaune recouvre. Avec son long clocher effilé, tel un doigt tendu montrant le ciel, elle dut apparaître à l'enfant comme un tabernacle vivant commis à la garde perma-

Ansfelden
vers 1824,
huile anonyme.
Photo DR.

nente de quelques saints et de la Vierge.

La famille est fort unie et, sous le même toit, vivent également le vieux grand-père, sa fille aveugle, la tante Anna et les cinq enfants du jeune couple : Anton, l'aîné ; Rosalie (1829-1898) vivant portrait de la mère et qui s'installera plus tard à Vöcklabruck avec son mari, Joseph Hüber, jardinier municipal ; Josefa (1830-1874) veuve de bonne heure et que le musicien fit ensevelir à Saint-Florian ; Maria-Anna (1836-1870) sœur dévouée au compositeur dont elle tiendra la maison, à Linz comme à Vienne ; enfin « Bruder Ignaz » (1833-1913) employé obscur mais modèle et dernier de la dynastie à porter le nom de Bruckner. La perte de six enfants pousse sans doute les parents à redoubler d'attention et, de bonne heure, le petit Anton se voit entouré de soins vigilants. Les préoccupations d'Anton sont celles d'un petit campagnard qui, grimpé sur un cheval, accompagne quelque voisin laboureur, aide à la cueillette des fruits ou, pour s'amuser, monte sur un bahut en imitant le pasteur prédicant et s'adonne, avec les bambins du village aux jeux éternels de son âge : tour à tour gendarme ou voleur, soldat ou prisonnier, pour amortir les coups, il s'ingénie malicieusement à rembourrer ses pantalons[5]...

[5] Lettre d'Ignaz à Göllerich du 11 mars 1901.

Un enfant plein d'allant donc, plus habitué à vivre au-dehors qu'au-dedans et que la vie quotidienne va se charger de former à rude école. En 1829, à cinq ans, Anton connaît son premier choc émotionnel : le pasteur Grabner, au moment de recevoir les derniers sacrements, demande qu'on lui amène ce « jeune garçon tout empli de Dieu » pour lui donner une dernière bénédiction. Erreur manifeste, sans aucun doute, s'agissant d'un petit être particulièrement sensible, confronté trop violemment aux problèmes de « l'adieu au monde ». Cette expérience de la mort – malheureusement renouvelée à plusieurs reprises en quelques années au sein de sa propre famille – explique peut-être le repli de l'enfant en sa foi et son désir de transcender l'éphémère, mais aussi ce besoin de se raccrocher à des figures bien tangibles, vivantes et de surcroît féminines : sa mère, tout d'abord ; ses sœurs ensuite : Rosalie, la préférée ; Josefa, née précisément peu après la disparition du pasteur ; mais également sa marraine prénommée elle aussi Rosalie, tout comme la nouvelle et jeune servante, et pour lesquelles Anton se prend d'une vive affection...

Dans cet univers chargé d'émotions ou bardé de réalisme, l'âme de l'enfant peu à peu se dessine. Et déjà ses dons musicaux. A quatre ans, il cherche à reproduire sur un petit violon ou l'épinette paternelle les mélodies entendues à la messe. Et tandis que le dimanche son père joue de l'orgue à la tribune, que sa mère fait entendre sa jolie voix de soprano, Anton se mêle aux choristes de la paroisse : sa vocation s'éveille. Jamais il ne manque la classe de chant alors que, d'une façon générale, les cours l'ennuient vite. Il apprend bien malgré tout, et, lorsqu'en 1831 Anton entre dans la « grande classe », son père peut l'utiliser comme répétiteur pour les plus petits : à sept ans, Bruckner dévore déjà ses propres loisirs pour devenir le professeur qu'il ne cessera jamais d'être. Consciencieux, il prend sa tâche fort au sérieux, inscrivant même au tableau noir les punitions distribuées dont seule une petite paysanne semble exclue...

Lorsqu'il grandit, ses parents le soustraient parfois à l'horizon trop limité d'Ansfelden ; au hasard des fêtes patronales, il découvre alors la proche basilique de Saint-Florian, puis le petit village de Wolfern, près de Steyr, où l'invite sa marraine Mayrhofer, enfin Linz où, le 1er juin 1833, le mène son cousin Weiss pour recevoir la confirmation. Les progrès en musique sont rapides et son père, dont il a reçu les premiers rudiments, commence à lui abandonner volontiers son orgue. Mais ce qui, vers cette époque, émeut le plus Anton, ce sont les trompettistes qui, pour la messe de minuit, viennent renforcer les musiciens du village et ajouter l'éclat de leur couleur à l'harmonie locale. La leçon ne sera point perdue...

Au fil des ans la famille s'est agrandie et le père ne peut guère pousser plus avant son enseignement : on décide sagement d'envoyer le jeune garçon à Hörsching auprès du cousin Johann Baptist Weiss. Doté d'une intelligence vive, d'une grande bonté mais aussi d'une sensibilité excessive – en 1850, à 36 ans, il se suicidera pour avoir été soupçonné à tort de malversation – Weiss représente avec Keinersdorfer, Zenetti ou Schiedermayr la vieille tradition musicale de la Haute Autriche et de la proche Bavière. Excellent organiste et de surcroît compositeur habile, il écrit pour son église de nombreux graduels, psaumes ou messes à plusieurs voix en suivant de fort près les préceptes exprimés en 1822 et 1828 par les deux organistes de Linz, Franz-Xavier Glöggl et son fils Franz, dans deux brefs manuels destinés aux organistes du diocèse[6]. Révélant à l'enfant de nombreuses pages pour orgue de Bach, quelques messes de Mozart, Michel ou Joseph Haydn, et, naturellement, ses propres œuvres dont un *Requiem* qu'Anton ne pouvait ouïr sans pleurer, Weiss apparaît ainsi comme le premier maître de Bruckner. Pendant dix-huit mois – du printemps 1835 à fin décembre 1836 – il lui enseigne avec patience la théorie musicale, – essentiellement l'harmonie – et la pratique de l'orgue[7]. A la tribune de la petite église de Hörsching, si curieuse avec ses piliers plantés au beau milieu de la

[6] CF Robert Hass, A.B. p.29 et suivantes.

[7] Lettre de B. à Ernst Lanninger du 10 décembre 1895.

nef, Weiss guide les premières improvisations de l'enfant, lui apprend à moduler, à développer un thème. A la maison, il lui dicte quelques cadences, l'incite à recopier certaines pages exemplaires des grands maîtres et même à "composer" : de cette époque datent quatre petits *Préludes* pour orgue, simples occasions d'exercer la plume de l'apprenti-musicien[8].

[8] Le *Domine ad adjuvandum* et le *Pange Lingua* donnés souvent comme des œuvres de Bruckner composées à cette époque seraient, en fait, des copies d'après Weiss et Aumann.

L'heureux séjour à Hörsching se fût sans doute prolongé si, en décembre 1836, le père de Bruckner ne s'était subitement alité. La fatigue, l'énervement, les insomnies, combattus à grand renfort de bière, puis de schnaps, avaient fini par l'immobiliser. Anton dut alors en toutes choses faire face. Levé dès quatre heures du matin, il pourvoit aux travaux domestiques, assure le service à l'église, puis à l'école. Parfois, le soir venu, il lui faut encore tenir le violon et faire danser les villageois : à douze ans, le temps de l'enfance insouciante est déjà dépassé. Le printemps ne ramène pas, hélas, la guérison escomptée. Bien au contraire, en mai, une pneumonie se déclare, et il faut appeler le prêtre. Certes, comme enfant de chœur, Anton avait souvent déjà assisté à semblable cérémonie. S'agissant cette fois-ci de son père, il s'effondre sans connaissance.

Le 7 juin 1837, la mort vient chercher son tribut. Désormais privée de ressources, riche de son seul courage, Theresia se présente, le jour même, avec son fils à la proche abbaye de Saint-Florian et demande au prieur Michael Arneth d'engager l'enfant comme choriste. Sa requête agréée, « *le cœur allégé d'une lourde pierre* », elle revient à Ansfelden pour préparer les funérailles. Une pénible scène l'attendait : Ignace, trop petit pour comprendre, éclate d'un rire inextinguible en entendant les chants funèbres[9]... A peine achevée la cérémonie, Theresia abandonna hardiment le logis au successeur déjà nommé. Laissant pour quelques jours Anton auprès du bon Weiss, elle chargea ses quelques hardes sur un chariot et s'en fut, accompagnée de l'aveugle et des quatre autres enfants, jusqu'aux faubourgs de Linz, à Ebelsberg, quémandant pour survivre ménages et lessives.

[9] Lettre d'Ignaz à Göllerich du 11 mars 1901.